

Recherches sociographiques



André TURMEL et Guy PICHÉ, *Le souci de la langue : manuels scolaires et enseignement du français*

Claude Simard

Volume 33, numéro 1, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056676ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056676ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Simard, C. (1992). Compte rendu de [André TURMEL et Guy PICHÉ, *Le souci de la langue : manuels scolaires et enseignement du français*]. *Recherches sociographiques*, 33(1), 137–139. <https://doi.org/10.7202/056676ar>

André TURMEL et Guy PICHÉ, *Le souci de la langue : manuels scolaires et enseignement du français*, Québec, Conseil de la langue française, 1990, 156 p.

Avec cette étude, le Conseil de la langue française visait à «dégager la nature et l'importance des préoccupations langagières véhiculées par les manuels de français, anciens, remaniés et nouveaux, utilisés au primaire et au secondaire». Les auteurs ont élargi la perspective et ont tenté de cerner les images et les représentations socioculturelles, et non seulement linguistiques, transmises par les manuels de français en usage dans les écoles du Québec. Adoptant la méthode d'analyse dite «sémiographique», ils ont d'abord décrit le corpus sous l'angle des moyens de communication utilisés (textes, exercices, photos, dessins, schémas) et de la place occupée par les citations, c'est-à-dire les textes d'auteurs. Dans un deuxième temps, ils ont procédé à l'analyse du contenu des manuels en classant tout près de 3 000 mots du corpus d'après leur appartenance à des domaines sémantiques tels que la nature, la géographie, les faits langagiers, la fiction, etc., d'après leur ancrage spatio-temporel, d'après leur mode d'énonciation (degré d'engagement du locuteur par rapport à l'énoncé et appréciation positive ou négative des composantes culturelles), enfin d'après leur relation à divers contextes sociaux comme l'État, la famille, le travail, la politique, la science, la culture, etc.

Les résultats de l'étude laissent entrevoir que sous une grande diversité de la composition matérielle et de l'appareil de citation les manuels de français véhiculent un contenu culturel relativement homogène et stable. Les thèmes de la nature et de la consommation seraient surexploités au point que les questions de langue, d'histoire et d'arts n'obtiendraient qu'une portion congrue et que les réalités socio-économiques, scientifiques et technologiques seraient pour ainsi dire absentes. Les rares préoccupations linguistiques relevées dans les manuels se rapporteraient uniquement au débat sur la norme et à la qualité du franco-québécois. L'univers des manuels semblerait édulcoré, hors du temps et de l'espace et fort éloigné des réalités et des problèmes de la société contemporaine. Il s'agirait d'un monde «où les objets sont par enchantement offerts à la jouissance immédiate du sujet». Ce processus de désincarnation toucherait particulièrement la littérature. Écrits dans une large mesure par des auteurs maison ou des auteurs inconnus, les textes à caractère littéraire seraient traités moins comme des objets de création, de culture ou de réflexion que comme des discours permettant, au même titre que les discours utilitaires, de développer la compétence de communication de l'élève.

Ces conclusions désolantes mériteraient encore plus l'attention des éducateurs et des responsables de l'enseignement du français au Québec si l'étude avait été mieux conçue. Des failles méthodologiques importantes affaiblissent en effet la validité des résultats obtenus.

D'abord, le corpus des manuels à la base de l'étude soulève de sérieuses critiques. Par rapport aux collections du primaire, celles du secondaire paraissent nettement sous-représentées (10 manuels échantillonnés contre 23). Cette disproportion doit sans doute s'expliquer par la prédominance observée du thème de la nature et du monde animal, si cher aux enfants. On comprend bien sûr que pour équilibrer la taille des discours analysés, il fallait plus de manuels du primaire du fait que ceux-ci sont généralement plus courts que ceux du secondaire. Néanmoins une égale variété des collections d'un ordre d'enseignement à l'autre aurait pu être assurée en appliquant une pondération. Les auteurs n'ignorent d'ailleurs pas cette technique (p. 70), mais on ne sait pas au juste comment ils l'ont utilisée. En fait, ils n'ont malheureusement pas pris soin d'expliquer précisément les critères qui ont présidé à la confection de leur corpus. Quel est le succès de vente des manuels analysés? Ont-ils été largement

répandus dans le milieu scolaire? Que faut-il entendre par «matériel remanié»? À partir de quel moment un manuel a-t-il été considéré comme «ancien» ou «nouveau»? À ce propos, il faut déplorer le caractère nettement vieilli du corpus, les références les plus récentes datant de 1982. J'ai soumis la liste fournie en annexe à une vingtaine de conseillers et conseillères pédagogiques en français de la région de Québec. Tous ont déclaré sans hésiter que les manuels cités, même ceux qualifiés de «nouveaux», ne sont à peu près plus employés dans nos écoles. Il convient donc d'atténuer la portée des remarques des auteurs relativement à ce qu'ils appellent le matériel «nouveau».

Une autre faiblesse tient à la méthode d'analyse elle-même. Les schèmes culturels des manuels ont été dégagés à partir d'un décompte de lexèmes rapportés à des catégories sociologiques préétablies. Pour déterminer le sens des mots relevés, on a pris en considération le contexte discursif (p. 118), mais de façon très superficielle si on se fie à certains exemples donnés par les auteurs. Ainsi, pour illustrer la «modalisation négative» des lexèmes relevant du folklore, on cite l'énoncé suivant: «Une *méchante* fée a brouillé les bulles.» *Méchante* a bien ici une valeur péjorative. Est-on justifié pour autant d'avancer que cet exemple traduit une perception négative des composantes folkloriques? Ne s'agit-il pas plutôt d'un trait typique du conte traditionnel, qui distingue des bonnes et des méchantes fées? C'est à l'évidence le genre textuel qui a suscité cette combinaison lexicale plutôt que la catégorie «folklore» posée *a priori*. Les termes les plus fréquents marquant «une spatialité fortement québécoise» seraient *neige* et *hiver*. Cela n'a rien d'étonnant. Encore faut-il cependant étayer cette donnée statistique sur des exemples appropriés et non sur un énoncé pareil: «Après un mois de *neige*, le soleil, en deux jours, nous avait offert *Venise*, ses canaux, sa lagune, ses eaux», où *neige* n'exprime aucune connotation québécoise et renvoie plutôt à un phénomène climatique propre à tout l'hémisphère nord. Même si le mot *hiver* apparaît dans un texte, une telle occurrence ne traduit pas automatiquement un trait de la québécutude! Bien des éléments du *Souci de la langue* laissent entendre que les auteurs ont procédé d'une manière aussi mécanique que parcellaire. De surcroît, certaines catégories établies pour le regroupement et l'interprétation des données paraissent tout à fait discutables. Le cas le plus frappant concerne la catégorie «consommation». Les auteurs y mettent toutes sortes de référents: la maison, l'alimentation, l'habillement, les sports, les fêtes, etc., parce qu'ils prétendent avoir décelé, à la lecture des manuels, une «idéologie de la réalisation de soi» qui occulte les phénomènes de production, c'est-à-dire les réalités du travail, de la science et de la technologie, pour se centrer sur le ludique, les sentiments de la personne, la «convivialité» (p. 33). Pour désigner de telles valeurs socioculturelles, le terme «consommation» n'est vraiment pas adéquat. Son choix relève d'une interprétation du corpus étroitement sociologique. Les auteurs le concèdent eux-mêmes, d'autres classements auraient pu être retenus. Ainsi, pour mieux s'adapter à l'univers enfantin auquel les manuels du primaire sont censés renvoyer, le mot *maison*, au lieu d'être analysé comme un objet de consommation, aurait pu tout aussi bien être rattaché à la vie domestique, à la famille, en somme au concept de foyer avec toutes les connotations socio-affectives et éducatives qu'il évoque.

Enfin, on peut regretter que les auteurs ne connaissent pas très bien le monde de l'enseignement du français. Officiellement le primaire se divise en deux cycles et non en trois. Voilà évidemment une erreur légère, mais d'autres inexactitudes sont plus importantes. Le programme de français du ministère de l'Éducation du Québec met certes l'accent sur le développement de la capacité de communication. Il n'est toutefois pas juste d'affirmer (p. 87) que seule la perspective instrumentale a été adoptée. Si André Turmel et Guy Piché avaient

mieux lu les documents ministériels, ils auraient constaté que le programme du secondaire retient deux grands buts pour l'enseignement de la langue maternelle : le développement de l'habileté à communiquer ainsi que la capacité de se situer par rapport aux valeurs socioculturelles véhiculées par la langue et les discours. Conclure que «le langage est conçu [dans le programme] comme un instrument —le téléphone— transparent et neutre» (p. 81-88) n'est nullement fondé. De pareilles assertions relèvent davantage d'une dérive interprétative que d'une analyse discursive rigoureuse.

De toute manière, les auteurs ont en général délaissé les aspects didactiques dans une étude qui curieusement devait porter sur des ouvrages de ce type. Leur analyse se fonde surtout sur le contenu des textes à faire lire aux élèves, et beaucoup moins sur le travail didactique que les manuels suggèrent de mener auprès des apprenants. Les sciences du langage et de l'éducation ont pourtant montré que les pratiques pédagogiques réalisées dans une classe de langue jouent autant que les textes d'auteurs sur le développement des représentations liées au langage chez les élèves. Dans un ouvrage consacré au souci de la langue dans les manuels, il aurait été très intéressant de scruter davantage les conceptions de la langue transmises à travers les activités de lecture et d'écriture, les consignes, les explications, les exercices d'orthographe, de grammaire ou de vocabulaire proposés aux apprenants. Le titre retenu aurait certes mieux convenu à l'étude.

Les auteurs ont noté que les préoccupations langagières étaient négligées dans les manuels de français. Ils ne semblent pas eux-mêmes particulièrement attentifs aux questions relatives à la langue. Ainsi, dans leur conclusion, ils commentent un exemple tiré d'un manuel du primaire pour montrer qu'à partir d'un thème comme une panne d'électricité on pourrait éviter la narration «sirupeuse» et expliquer aux enfants en quoi consiste une panne d'électricité, comment des gens travaillent à la réparer, etc. De telles propositions didactiques, fort judicieuses par ailleurs, n'ont été faites que pour illustrer comment les manuels pourraient mieux éveiller les élèves aux réalités techniques et sociales. On ne trouve malheureusement aucune recommandation propre à améliorer la conscience linguistique des jeunes. Si les auteurs avaient eu eux-mêmes un plus grand «souci de la langue», ils auraient pu par exemple suggérer que les manuels traitent du français comme langue de travail au Québec, de l'histoire de la langue française, de sa diffusion dans le monde, des enjeux de la francophonie, etc. En matière de langue, cette étude nous déçoit tout autant que les manuels.

En définitive, même si les questions soulevées par *Le souci de la langue* sont pertinentes, même si les agents du système éducatif doivent s'inquiéter des lacunes du matériel pédagogique circulant dans nos écoles et veiller à la qualité et à la richesse culturelle des manuels, il n'en demeure pas moins que cette étude est décevante à plusieurs égards. Elle ne constitue assurément pas une des bonnes publications du Conseil de la langue française.

Claude SIMARD

*Département de didactique,
Université Laval.*
